MICHÈLE ADAM

Où vas-tu mon chien quand tu rêves ?



Michèle Adam

Où vas-tu mon chien quand tu rêves ?

© Michèle Adam, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-3000-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

La petite histoire de l’histoire.

Il était une fois un chien pas très sage.

Il s’appelait Vidocq. C’était mon chien.

Cependant, lorsque ma mère nous racontait des histoires de son invention, blotti sur l’édredon, près de moi, tentant de se faire oublier parmi les peluches, il ne bougeait pas une oreille.

Parfois, dans son récit, Mum reprenait son souffle et faisait silence. Vidocq soulevait alors une paupière et poussait un soupir impatient.

Puis, dès que le cours des mots reprenait son voyage, il refermait son œil, rejoignant ainsi, le mystère et la poésie des personnages.

Dans ce livre : « Où vas-tu mon chien quand tu rêves ? »

Vidocq, le chien, est le narrateur à son tour.

Il se révèle un conteur apaisant pour notre monde vivant, tourmenté par les ogres qui hantent la toile et les écrans de notre actualité.

Il exhume des héros, hauts en couleurs et en parfums, vaillants chevaliers, courageux guerriers, d’un combat pour la vie, travestis en modestes créatures empreintes de douceur et de sagesse.

Vidocq les rassemble. Il les ressuscite, tout comme je les ai dépoussiérés, il y a peu de temps, en les sauvant du fond du tiroir moisi d’un meuble délaissé, abandonnés par quelques mots griffonnés ou raturés sur des pages jaunies.

En l’an 2223, notre monde gris, écorché et agonisant, va livrer un ultime combat contre une extermination sans appel.

Nos héros, humbles créatures naturelles, dirigés par une petite princesse verte, une voisine de la galaxie, sont aussi des philosophes qui vont redéfinir des mots

et des valeurs : Education, Travail, Migration, Art et Politique.

Feront-ils face aux affres du capitalisme de surveillance ?

Réussiront-ils à transplanter la nouvelle greffe sur la Planète Terre ?

J’ai accompagné ma mère dans cette mise en scène animée, porté par le souvenir de mes émotions d’enfant et l’espoir que j’investis en la vie sur notre planète.

Je vous confie aux bons soins de nos héros qui vous offriront l’honneur de combattre à leurs côtés contre le béton, les profits chimériques et les idoles du pouvoir.

Chères familles de notre univers, je vous lègue ces rêves.

Jules-Baptiste Giraud[1]

Le 6 mai 2023 à Paris.

Prologue

En ce printemps 2023 je profitais pleinement de la crise démocratique.

En faction devant la fenêtre de la cuisine de notre maisonnette de Pornichet, chauffée à dix-neuf degrés conformément aux recommandations d'économie énergétique, je lorgnais, en bavant, depuis quelques jours, les poubelles ventrues et prometteuses de Madame Sourichère, abandonnées sur le trottoir par les éboueurs en grève.

Madame Sourichère aimait bien les animaux.

Surtout dans son assiette. Elle les appréciait saignants ou à point, selon la race.

Elle rencontrait quelques difficultés avec son appareil dentaire aussi elle en laissait beaucoup sur l'os et écartait le gras dans le creux d'une feuille d'essuie-tout en papier.

Chasser dans ses déchets serait une aubaine.

Compte-tenu de la pénurie de carburants, mes maîtres, Magali et Jean-Abdel, n'allaient plus travailler à Nantes depuis une semaine : ils étaient en télétravail dans la chambre.

Cela faisait plusieurs heures que je guettais un moment de défaillance dans le contrôle et la surveillance pour m'offrir une petite fugue discrète.

Derrière la porte, j'entendais Magali encourager Jean-Abdel dans son ardeur au travail avec des petits cris approbateurs. Le moment me sembla propice pour mon escapade.

Je n'étais qu'un animal mais je n'étais point bête. Il faut savoir se montrer discret dans la vie.

Cette fugue se révélait donc être un pur acte de courtoisie et d'élégance.

Ainsi, je pris la poudre d'escampette sans une once de culpabilité.

Je glissai mon museau dans l'entrebâillement de la porte du garage et je m'évadai, droit devant, les oreilles au vent.

Après avoir fait le tour de la Dune de la Pierre, appelée communément la Dune Grise, la truffe au sol, histoire de me mettre en appétit, je revins vers les poubelles débordantes. Personne à l'horizon. Je me sentais libre et sauvage. À l'aide de mes griffes et de mes crocs, Je déchirai farouchement le sac poubelle comme j'aurais dépecé une proie. Après avoir évincé les mouches, je m'offris un festin de têtes de langoustines en entrée puis, en plat de résistance, une cuisse de dinde bien faisandée.

Madame Sourichère avait écarté toute la peau, pourtant bien dorée, croustillante à souhait. De beaux morceaux de chair rose demeuraient encore collés au cartilage.

Brave Madame Sourichère.

Le dessert fut allégé : une lichette d'entremet au caramel beurre salé délaissé au fond d'un pot.

Je saluai de loin le Criquet des Dunes et le Papillon Azuré de l'Ajonc Maritime et je m'éloignai.

Afin de favoriser ma digestion, je m'octroyai une petite balade vers le quartier nommé « Village » après avoir traversé prudemment le boulevard de Saint-Nazaire. Magali m'avait appris à suivre les sages humains dans le passage pour piétons.

Le village, joyeux de sous-bois, de jardins, et de prés, offrait au promeneur la fraîcheur de ses ruisseaux dissipés.

Je trouvai rapidement ce que j'étais venu chercher : une œuvre fécale de renard. Elle s'offrait à moi sur le bord d'un fossé.

Une magnifique crotte à l'aspect pâtissier ! Sculpture brun foncé, montée en chantilly sortant du siphon, elle séchait paisiblement dans ce soleil de printemps.

Rien à voir avec une déjection canine urbaine sophistiquée, artificiellement colorée, au parfum fade de lactobacillus. C'était une crotte des champs, brute, authentiquement bio. « À la Saint-Aubin baigne -toi dans le purin, à la mi-carême roule-toi dans la m… » dit un proverbe canin.

Traditionnaliste, je me soumis donc à ma culture puisque nous étions à la mi-carême.

Je savais ce que ce soin me coûterait en rentrant à la maison. Il se prolongerait par un coup de jet d'eau froide dans le jardin puis un bain chaud dans la baignoire, agrémenté de quelques gouttes de savon dans les yeux. Sans parler du brossage et du séchage.

Tout se passa exactement comme prévu.

Les joues roses de Magali virèrent au rouge coquelicot lorsqu'elle m'aperçut crotté et embaumé.

Elle posa les poings sur ses hanches et m'investigua d'une voix perchée et aigüe.

Je baissai mes oreilles, coinçai ma queue entre mes pattes et je me mis à trembler en couinant.

Je n'étais nullement impressionné mais je savais que cela lui ferait plaisir.

J'avais observé Jean-Abdel les lendemains de cuite avec les copains « quand ça chiait des bulles » à cause des bulles bues ou des petites mousses, et j'encaissai « le savon » tout comme lui.

Après mes ablutions, je léchai vite fait une ou deux croquettes afin d'être agréable et je m'effondrai, repus et ballonné, sur ma chère paillasse, éventrée, tâchée, mais qui sentait si bon le chien.

Au moment de m'assoupir, encombré par une digestion difficile : les antennes de langoustines me gratouillaient le bidon, je me dis, en pensant à mes maîtres, qu'à force de jouer au télétravail dans la chambre, l'inévitable finirait bien par arriver.

Dans un demi-sommeil, j'imaginais l'inévitable, en couche-culotte. Après s'être traînée à quatre pattes, « la chose » se vautrait dans ma gamelle. Elle tripotait mes croquettes avec ses doigts glaireux, puis découvrait sa bouche édentée comme un bec de moineau.

Elle laissait échapper un rototo fermenté, à peine retenu par un bout de plastique déteint par la salive. Sa fidèle « tototo », à l'amour incommensurable, plongea dans mon bol d'eau, quand sa gorge de fleur libéra un éclat de soleil : la chose rit de tout son cœur. Mes babines se retroussèrent dans un sourire ému, j'étais un faux dur, et mes paupières baissèrent le rideau sur ce songe.

Pauvre chose, cher petit d’homme, malheureux petit frère. Quelle Terre allons-nous te laisser ?

Je sentis Magali me glisser doucement mon couinou entre les pattes.

Tel un angélus, sa voix tintait au loin :

« Où vas-tu mon chien quand tu rêves ? ».

Premier rêve
Tararat